

Autant l'intelligence de son frère CHARLES était quelque peu entravée par son mysticisme, autant l'esprit d'Auguste était vaste, clair comme du cristal et digne d'un physicien du dix-neuvième. Un jour il dit à un de ses petits-neveux : « Ton oncle Charles veut prouver l'existence de Dieu avec des arguments que je ne trouve pas convaincants. Dieu existe. Mon sentiment et mon expérience de la vie me le prouvent mieux qu'un raisonnement philosophique. »

« Noble et libéral dans l'exercice de ses fonctions de directeur. . . , ce caractère distingué par une forte pénétration de l'esprit » (23) s'empres-
 ssa, non sans difficultés, d'adapter certaines doctrines surannées aux exigences scientifiques de son siècle. Toutefois il ne franchit jamais les limites tracées par l'Eglise dont il resta toujours un fils fidèle.

Et quoiqu'il vît, sur le tard, monter les flots du modernisme, conscient du danger, il s'en tint éloigné.

Nous avons dit que notre mathématicien ne se sentait point attiré par les lettres. Cela ne veut pas dire qu'il se refusait d'avoir une opinion, bien à lui, sur les différentes époques et les personnages marquants de la littérature. De notre côté nous nous l'imaginons fort bien en présence de son oncle Schrobilgen, ravi de l'entendre marquer sa prédilection pour la clarté du Grand Siècle français, rabattant « les brouillards et les demi-teintes de la poésie allemande, le romantisme et l'école moderne. » Et le professeur Sevenig, que nous venons de citer, ajoute :

« La forme lumineuse de ses nombreux discours prononcés à des fêtes scolaires suffit d'ailleurs à prouver l'affinité de sa nature avec sa littérature de prédilection. » (15)

Avant de nous occuper de Mullendorff comme vulgarisateur de la Science, nous voudrions reproduire en partie une dernière et brillante illustration du pédagogue parue malheureusement sous le couvert de l'anonymat. (23)

« Esprit d'une rare clarté, d'une pondération admirable, gagnée au positivisme de sa science qu'il possédait toute et qu'il dispensait avec la noble aisance du grand seigneur, prodiguant ses largesses, sûr qu'il est de ne jamais se trouver au dépourvu.

Comme la difficulté s'évanouissait vite devant cette diction sobre et mesurée ; que nos jeunes cerveaux s'ouvraient avides à cette parole calme et pénétrante à la fois ; que ce regard franc et droit, toujours pointé d'un peu de malice curieuse, savait fouiller l'élève pour découvrir le déficient d'un chacun et y porter remède par une sollicitude particulière.

Et l'enthousiasme contenu de son auditoire, baignant dans la clarté d'une démonstration lumineuse, sentait instinctivement le dévouement d'un maître qui se donnait doublement : par la science et par la bonté.

Car ce cœur compatissait à toutes les douleurs comme aux moindres ennuis de ses protégés, et au plus fort d'une bourrade indis-